



«TRADUIRE, C'EST CRÉER»



Soutenu par la ville et l'Université de Lausanne et dirigé par Irene Weber Henking, le Centre de traduction littéraire a invité quelque 500 traducteurs en 30 ans d'existence. Maurice Haas

Lauriers » Le Centre de traduction littéraire de Lausanne recevra jeudi un Prix spécial de médiation de l'Office fédéral de la culture. Une reconnaissance qui contribue à placer la traduction au cœur de la création littéraire.

La Suisse est un chœur à quatre voix. Distinctes, singulières. Qui pourtant dialoguent grâce aux traducteurs littéraires, ces passeurs habiles à enjamber les frontières linguistiques. Un travail de création défendu depuis 30 ans par le Centre de traduc-

tion littéraire (CTL) de Lausanne, qui partagera jeudi avec le Collège de traducteurs Looren un Prix spécial de médiation remis par l'Office fédéral de la culture. «C'est une reconnaissance très importante sur le plan symbolique, qui réaffirme



la place de la traduction dans le champ littéraire», s'enthousiasme Irene Weber Henking, directrice du CTL. Interview.

Quelle était l'ambition du CTL à sa création?

Irene Weber Henking: Il a été fondé à une époque où deux centres similaires ont vu le jour en France et en Allemagne. L'idée était de créer une maison pour la traduction littéraire pouvant à la fois servir de résidence aux traducteurs invités et d'espace de rencontre entre les différents acteurs du champ littéraire, qu'ils soient auteurs, traducteurs ou éditeurs. Malheureusement, nous n'avons jamais eu cette maison... ce qui ne nous a pas empêchés de développer de nombreuses activités en faveur de la traduction.

Quelles sont-elles?

Nous organisons des colloques, des rencontres, des lectures, et participons à des manifestations littéraires dans un souci d'ouverture vers le grand public. Depuis dix ans, nous avons aussi un programme de formation continue destinée aux traducteurs littéraires professionnels. Le but du CTL est surtout de mettre en évidence les traducteurs en tant qu'auteurs.

En 30 ans, comment a évolué le rôle accordé à la traduction?

L'évolution a été incroyable sur le plan de la reconnaissance symbolique. A nos débuts, les traducteurs refusaient parfois de lire leur propre travail lors des rencontres, et nous avons eu une peine folle à leur faire comprendre qu'ils étaient aussi auteurs, que leur voix était importante, que traduire c'était créer. Cela a changé peu à peu et les traducteurs d'aujourd'hui, surtout les jeunes, ont intégré leur

posture de créateur, d'écrivain. Chez beaucoup d'éditeurs, le nom du traducteur se retrouve sur la couverture, ce qui n'allait pas de soi à l'époque. Il y a une forte prise de conscience de l'importance de la traduction: la formation attire de plus en plus de jeunes et notamment de jeunes hommes, ce qui est nouveau.

«La traduction maintient les littératures en vie!»

Irene Weber Henking

En Suisse, est-il possible de vivre aujourd'hui de la traduction littéraire?

Contrairement au reste de l'Europe, le tarif par page a sensiblement augmenté ces 20 dernières années en Suisse. Il se situe aujourd'hui à 60 francs la page, ce qui est plutôt correct mais ne suffit pas au traducteur littéraire pour en vivre exclusivement. Cela impliquerait de traduire 100 pages par mois sans compter tout le reste, de la mise en page à la correction des épreuves... En Suisse, je ne connais aucun traducteur qui vive exclusivement de la traduction littéraire.

On imagine pourtant qu'elle joue un rôle central dans ce pays plurilingue...

C'est effectivement un vecteur essentiel. Du fait de la petite taille du marché suisse, les auteurs ont besoin d'être traduits afin de pouvoir traverser les frontières. D'autre part, la traduction est un vecteur de cohérence, de cohésion culturelle dans ce petit pays. Elle permet

de mettre en dialogue les idées et les concepts. Cela devient de plus en plus important alors que le français et l'italien reculent en Suisse alémanique, et que l'allemand ne semble pas être la langue préférée de tous les étudiants romands... Il y avait auparavant une sorte de circulation naturelle entre ces aires culturelles, d'intérêt envers l'autre qui s'amenuise aujourd'hui, rendant toujours plus essentielle la traduction.

A tout traduire, n'y a-t-il pas un risque d'affaiblir les spécificités d'une culture linguistique?

On reproche souvent à la traduction de niveler, d'homogénéiser les différences. Je crois au contraire qu'elle est garante d'une diversité culturelle et littéraire. Elle est un des maillons d'une chaîne du livre qui permet différents modes d'expression. Traduire, c'est peut-être perdre quelque chose, mais gagner autre chose. La littérature en ressort renforcée dans ses singularités. Les Néerlandais l'ont bien compris, eux dont la littérature est constituée à 70% de traductions. Lorsqu'on traduit vers le rhéto-romanche, c'est un geste fort en faveur de cette langue. La traduction maintient les littératures en vie! »

THIERRY RABOUD